

Qui pilotait l'avion?

Gérard Laglenne

Volume 9, Number 2-3, Winter 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6015ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (print)

1920-812X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laglenne, G. (1994). Qui pilotait l'avion? *Brèves littéraires*, 9(2-3), 82–89.

GÉRARD LAGLENNE

Qui pilotait l'avion ?

MENDOZA, République argentine, le 31 mars 1921.

Dans la petite chambre minable, mais propre, de l'*Hotel del Aeropuerto*, Adrienne fait sa toilette de nuit. Il est vingt heures. Un peu tôt pour se coucher, certes, mais la journée de demain sera longue, et rien ne dit que le sommeil viendra reposer sa nuit. Elle a tant de choses en tête...

Elle a dîné rapidement, sans réel appétit, en compagnie de Victor, le mécanicien. Avec son cher Toto, ils ont parlé instinctivement de tout et de rien, feignant l'insouciance pour la galerie. Dame ! Ils font la une des journaux argentins et chiliens depuis quinze jours. « Adrienne Bolland, la célèbre aviatrice française, défie la cordillère des Andes »... « La femme-oiseau française dans le ciel des condors »... « Face aux sortilèges de la chaîne, le charme de la France »...

Et tous ces quotidiens, plus ou moins bien informés, de raconter qu'elle a eu son brevet de pilote tout récemment, qu'elle avoue vingt-cinq ans, qu'elle fera sa tentative le 1^{er} avril et que ce n'est pas un canular. Et tous de rappeler que la Cordillère, ce nom donné par les Espagnols à toute chaîne continue de montagnes à crêtes éle-

vées, culmine près de là, à 7012 m, avec l'Acacongua, le plus haut sommet américain, que sa barrière s'élève à plus de 6000 m, avec un seul passage à 4200 m, le col de Las Cuevas, inviolé jusqu'à ce jour.

Mais tous ces quotidiens d'ignorer, ou faire semblant d'ignorer, qu'Adrienne dispose de moyens ridicules et que sa tentative relève de la folie douce. Son avion est un Caudron, rescapé de la dernière guerre, le modèle G3 datant de 1915, à moteur rotatif de 80 CV... C'est un coucou de bois et de toile qui s'enflamme pour un oui ou pour un non, au point que Toto dit volontiers qu'elle aurait dû lui préférer un pompier ! «Jeanne d'Arc sur son bûcher volant », plaisantent ses copains pilotes. Par temps favorable, allégé au maximum, l'appareil plafonne à 4280 m théoriquement, soit 80 m de marge de manœuvre à tout casser, et à condition de trouver ce fameux col bien sûr ! Car le compas ne sert à rien dans ces régions : l'aiguille s'affole avec le magnétisme intense émanant des gisements métallifères. Et les cartes sont incomplètes. Pour tout arranger, la météo en est encore au stade du balbutiement, et l'inhalateur à oxygène, pour ne pas parler de carlingue hermétique et de pressurisation, est un luxe inconnu... Adrienne en est réduite à mâcher des oignons crus pour combattre le « mal des montagnes » dû à l'altitude ! Un vieux truc sensé dilater les voies respiratoires.

Quoi qu'il en soit, Adrienne ne peut plus se dégonfler : c'est pour demain. Comment diable en est-elle arrivée là ? Les copains, évidemment. Les copains et sa grande gueule, ce réflexe

d'amour-propre, de fierté, qui la pousse à en rajouter. Elle connaît leur estime pour son courage, leur admiration pour sa jeunesse et ses dons de pilote, leur indiscutable camaraderie. Mais elle n'encaisse pas la lueur amusée qui danse parfois dans leurs yeux, le soupçon d'ironie ou de condescendance qu'elle croit y déceler. Aussitôt, elle explose. Et quand ils lui ont dit, parlant des tentatives mortelles déjà faites pour relier l'Argentine au Chili via la cordillère des Andes : « Il y a une place de macchabée à prendre si le cœur t'en dit », elle a foncé tête baissée et rien de ce qu'ils ont objecté ensuite n'a pu la faire revenir sur sa décision. A présent, impossible de reculer. Plutôt crever que de retourner les affronter tête basse ! Et tous ceux qui croient à la fragilité de cette petite bonne femme, toute en boucles blondes, regard d'azur et mains délicates, devraient écouter Toto, qui l'idolâtre et la compare à de la « corde à piano » !

Mais on frappe. Une voix féminine. La servante de l'hôtel, peut-être ? Un rien excédée, Adrienne ouvre et son regard se noie dans celui d'une inconnue : un gouffre noir, à la fois distant et amical, comme éclairé de l'intérieur. C'est une jeune femme de son âge, très typée, brune et menue, vêtue simplement mais avec goût, apparemment pressée et décidée. D'ailleurs, elle est entrée délibérément, s'excusant de déranger la *señorita francesa*, et maintenant elle lui fait face, capturant de nouveau son regard, parlant d'une voix douce dans un français zézayant... La *señorita* va partir demain, comme prévu, car le temps sera beau et la visibilité excellente. Un léger vent de nord-nord-est lui sera favorable. La *señorita* doit

décoller à l'aube de façon à se trouver au cœur de la *Cordillera* au meilleur moment de clarté du jour. Lorsqu'elle apercevra un lac tout bleu, en forme de coquille d'huître, qu'elle fasse très attention : dans les instants qui suivront, elle découvrira une vallée sur sa droite, qui va en s'élargissant, alors que devant elle la chaîne s'élève et se referme. Pour l'amour de Dieu, qu'elle ne tourne pas à droite : c'est la mort pour elle ! Au contraire, droit devant, elle apercevra bientôt une montagne en forme de dossier de chaise, et, contre toute attente, la brèche, le col, à sa gauche... La *señorita* doit avoir confiance : l'Esprit l'accompagne et la protège; qu'elle garde sur elle ce petit paquet, mais qu'elle ne l'ouvre pas avant d'avoir réussi à passer, sous aucun prétexte. Qu'elle n'oublie pas, surtout : pas à droite. C'est la mort !

Et avant qu'Adrienne, médusée, ait pu rétorquer quoi que ce soit, l'inconnue est sortie, lui laissant un minuscule paquet bien enrubanné, et un véritable plan de vol ! Car c'est bien de cela qu'il s'agit. Cette jeune femme lui a tracé la route à suivre, avec des détails significatifs et précis, faciles à déceler pour quelqu'un qui survolera le parcours, ce parcours inviolé, que personne n'a survolé avec succès avant elle ! Comment cette inconnue peut-elle être aussi péremptoire ? Quel est cet Esprit qui va l'accompagner et la guider ? Qu'y a-t-il dans ce mystérieux paquet ? S'il n'était là, d'ailleurs, Adrienne pourrait tout aussi bien croire qu'elle a rêvé ! Et c'est le cerveau troublé, enfiévré, qu'elle s'allonge pour tenter de dormir. Dormir... Dormir... Il le faut...

MENDOZA, République argentine, le 1^{er} avril 1921,
l'aéroport.

Il est six heures. Il fait beau, et la manche à air accuse un léger vent de nord-nord-est. Adrienne est aux commandes de l'avion autour duquel Toto tourne et retourne depuis une bonne demi-heure, n'en finissant pas de vérifier et de revérifier. Elle sangle son serre-tête de cuir, rentre les extrémités de son long cache-col dans sa combinaison fourrée, ajuste ses lunettes de vol. Il est temps de partir. Contact... Toto lance l'hélice, et le brave vieux coucou tousse, crachote, fume, puis vrombit, tourne rond, dégageant son habituelle odeur d'huile chaude. « La friteuse », comme disent les mécanos. Adrienne pousse les gaz, car l'appareil est chargé au maximum de *gasolina*. Un dernier regard sur l'aéroport, la *estación* avec ses barils et sa pompe à main, les hangars hésitant entre le vétuste et le délabré, la *cantina* d'où sont sortis les gens venus l'encourager ou tout simplement « voir », une foule à présent silencieuse, comme gênée... Un clin d'œil amical à Toto qui sourit comme on pleure, les yeux trop brillants, plus bourru que jamais. Adrienne lève le pouce, Toto enlève les cales, et l'avion bondit, pétarade, rugit, prend de la vitesse, éructe, puis décolle tout au bout de la piste caillouteuse braquée sur la *Cordillera*...

Comme libérés, les nouveaux amis d'Adrienne gesticulent, trépignent, s'embrassent, se déchaînent tout à coup, retrouvant leur exubérance latine... Adrienne sourit, bat des ailes pour les saluer une dernière fois, puis se concentre sur sa

conduite, survolant les derricks de l'or noir de Mendoza, les toits de tôle ondulée.

A présent, devant le cockpit, le couloir redoutable de la chaîne volcanique déchiquetée dans lequel l'avion doit s'infiltrer. Levant les yeux, Adrienne aperçoit le ciel et la dentelle intouchable des cimes. Mais sous ses ailes, à travers le pare-brise tout autour d'elle, c'est la montagne, mur gigantesque crevé de moraines caillouteuses, d'éboulis vertigineux, de torrents inconnus. Adrienne vole à vue, s'efforçant d'oublier cette impression de mouche enfermée dans un bocal dont l'ouverture est trop haute. Elle est solide, calme, résolue. L'appareil plafonne : 4265 m. Impossible de faire mieux avec ce qui reste en réservoir. L'entoilage vibre, et Adrienne pleure de froid sous ses lunettes.

Soudain, devant elle, le lac, le lac bleu en forme de coquille d'huître décrit par l'inconnue. La vie d'Adrienne est passée dans ses yeux, ses yeux qui fouillent intensément les parois du couloir enserrant l'avion. Une minute passe, puis deux... Toujours rien, à moins... si ! Voilà que le couloir se divise en deux : un grand dégagement ensoleillé, cirque d'espace et de lumière, à droite. Un tunnel d'obscurité sinistre, profondément emmuré par une brutale élévation de la chaîne, à gauche. Pas à droite, c'est la mort, a indiqué l'inconnue. Mais Adrienne hésite, troublée par ce qu'elle voit. C'est folie que de ne pas virer ! Contre toute logique ! L'inconnue n'a pas vu, ne peut pas savoir. Il faut faire vite, se décider.

Refusant de jouer sa vie à pile ou face, elle pèse sur le palonnier pour virer à droite. Peine perdue : le manche ne bronche pas, comme bloqué ! Elle insiste avec rage, constatant que le Caudron maintient imperturbablement son cap. Adossée au siège, elle pousse de toutes ses forces, les dents serrées. Rien n'y fait, la commande ne répond pas. Et l'avion s'engage irrémédiablement dans le défilé obscur. C'est fichu...

Adrienne, au bord des larmes, sent soudain le palonnier répondre au tremblement nerveux de ses mains. Une sueur glacée inonde son front. Qui pilote à sa place ? Qui guide l'avion, au besoin contre sa volonté ? Quelle force a bloqué le palonnier, et dans quel but ? Infiniment perplexe, Adrienne tâte, machinalement, le minuscule paquet remis par l'inconnue. Voyons, qu'a dit celle-ci encore ? Ah oui ! une montagne en forme de dossier de chaise. Seigneur ! N'est-ce pas justement ce qu'elle voit, droit devant ? Et cette montagne ferme le défilé où s'insinue l'appareil : c'est un cul-de-sac ! Dieu du Ciel ! Et ces parois qui défilent, hermétiques. Et son avion qui fonce droit dessus, impavide... Et ce palonnier qui redevient raide, monolithique !

Le cœur de la jeune femme bat à tout rompre, mais un grand calme l'a envahie. Elle est résignée, dépassée. Elle va à l'obstacle avec indifférence, comme détachée... La montagne se rapproche, grandit. C'est la fin... non : c'est la brèche, là, sur la gauche, inattendue, salvatrice ! L'appareil a pratiquement viré tout seul, obéissant à une volonté combinée à la sienne. Incroyable. Elle passe... Elle est passée ! Au loin déjà,

elle peut apercevoir la tache plus claire de l'aéroport de Santiago : El Bosque. Elle a gagné ! C'est fini... Et le palonnier, dans ses mains, est redevenu docile, comme apprivoisé. L'atterrissage n'est plus qu'une question de temps.

Adrienne n'y tient plus : le paquet... Elle ôte ses lunettes de vol, ses moufles, et le décachette fiévreusement. Il contient une médaille de la Société spirite « Jeanne d'Arc » de Buenos Aires, et une lettre lui expliquant que le médium de cette société, Maria Isarte, a reçu mission de lui transmettre les instructions de L'Esprit-Guide du groupe pour réussir dans sa tentative, qu'elle doit obéir à ses indications car l'Esprit lui est favorable. Un Esprit-Guide ? Quel Esprit ? Adrienne ne l'a jamais su, et sa réussite a toujours été imputée à son audace, sa compétence, sa volonté, à juste titre d'ailleurs.

Pourtant, Adrienne Bolland a toujours reconnu, avec sa franchise coutumière, qu'elle n'a jamais voulu tourner à gauche, attirée elle aussi par le piège mortel de la vallée de droite, celui qui a tué ses cinq prédécesseurs ! Comme on l'a appris bien plus tard, cette vallée n'est qu'une impasse clôturée par une barrière de plus de 6000 m, infranchissable à l'époque !

Alors, qui tenait fermement le palonnier ?
Qui pilotait l'avion d'Adrienne ?